

des voix confuses se firent entendre, et sans aucun doute la place était occupée par des Cafres.

Nous vîmes ce que le pinceau d'un maître devrait s'attacher à reproduire : la cène la plus hideuse, la plus dégoûtante, la plus repoussante qu'il soit possible d'imaginer. Représentez-vous quinze Cafres nus, au corps reluisant de graisse; dix mangeaient accroupis, entourés de fusils, d'assagayes et de boucliers; quatre taillaient avec un art admirable des bifteks de 3 pieds de largeur sur 4 de longueur et 1 pouce d'épaisseur. Ils étaient, ces malheureux, jusqu'à mi-jambe dans un banc de larves, de mouches, pullulant, remuant toutes ensemble, garniture ignoble, infecte, qui suffirait seule à faire sauter le cœur du plus vieux des grognards.

Un seul était au brasier, qu'il attisait souvent, car l'abondance de chair et de graisse l'éteignait. On taillait, on grillait, on mangeait, est-ce croyable? Et l'air, les gaz ammoniacs étaient si piquants que les larmes nous coulaient des yeux.

La place n'était plus tenable pour moi, et Parker me narguait, m'indiquant une superbe grillade à laquelle il me conviait. L'idée d'en goûter sur le lieu même, je l'avais eue spontanément avant notre arrivée; mais, renouvelée en présence de ces tas d'ordures, l'impression fut trop forte; je passai du bord du vent et considérai l'éléphant dépecé : il était grand, immense encore; chaque défense pesait 50 livres.

Il avait dû être superbe. Certes, si je me fusse trouvé là dès le principe, j'eusse tenté tout au moins d'en faire le squelette : pièce étonnante, 12 pieds de haut, qui manque encore à nos principaux muséums. Et qui donc avait réussi à tuer un pareil animal ? J'avais hâte de m'en informer. Le Cafre était là, je le fis appeler, et bientôt vint à moi un homme disloqué, rompu, qui pouvait à peine prononcer quelques mots ; le plus chétif de la troupe, pour qui le poids de son *bawians-bout*<sup>1</sup> devait être une charge incommode.

Si ma mémoire est fidèle, son nom était Bob. Il habitait soit *Lofa*<sup>2</sup>, soit *Omzinnto*<sup>3</sup> ; toujours est-il que ma surprise ne tarissait pas, comparant d'un côté cet homme faible et brisé, armé d'un fusil mal conditionné, et de l'autre l'animal monstrueux qu'il avait abattu. Je l'inspectai en détail, et je remarquai que sa tête, dans l'horrible état où elle était, présentait des sillons profonds dans divers sens ; son visage était en outre criblé, couvert de cicatrices ; il avait une pommette brisée, la mâchoire inférieure rompue, une paupière inférieure ouverte jusque sur la joue.

L'explication qu'il me donna fut courte, tout aussi brève que l'accident dont il avait été victime.

« Maître, j'étais un enfant, j'accompagnais des hommes

<sup>1</sup> *Gigot* ou *jambon de singe*, surnom du mousquet anglais de pacotille, donné par les Hottentots de la colonie.

<sup>2</sup> Petite rivière de la partie occidentale de Port-Natal qui se décharge dans l'océan Indien, non loin de l'Om-Las.

<sup>3</sup> Rivière à l'ouest de l'Om-Komas.

à la chasse, et je dormais près d'eux, blotti dans un buisson ; une hyène me saisit au visage et m'emportait, lorsque les hommes, réveillés par mes cris, se levèrent précipitamment, et la hyène, effrayée, de me laisser tomber pour prendre sa course. Depuis lors, je suis tel que vous me voyez. Je chasse toujours, et je tue tout ce que je puis : la preuve, vous l'avez sous les yeux. »

Je me contentai de le féliciter, car je n'avais rien à lui offrir. Je m'enquis de son maître, qui était Ogle, et de la récompense qui l'attendait pour les dents de l'animal mort.

« Une dent est à lui, me dit-il, l'autre m'appartient ; mais lui seul se réserve le droit de m'en payer la valeur, d'ordinaire représentée par une vache. — Es-tu content de ce prix ? — Oui, maître ; mais j'aimerais mieux deux qu'une seule. — Que fais-tu de ces vaches ? Est-ce pour le lait que tu les prises si fort ? — Maître, c'est pour le lait, pour les veaux qu'elles donnent ; et puis, quand le nombre suffit, je m'en sers pour acheter une ou plusieurs femmes. — Des femmes ou des filles ? — Moi je n'achète pas de femmes déjà femmes, mais des filles dont je fais mes femmes. — Tu en as donc déjà plusieurs ? » En faisant ces réflexions, je considérais l'état chétif de mon homme. « J'en ai quatre, maître, et j'en voudrais quelques-unes encore. — Pourquoi donc n'en as-tu pas assez ? — Maître, considérez, est-il possible d'avoir trop de femmes ? Nous autres hommes noirs, plus nous en possédons, plus nous sommes grands. — Pourquoi grands ? C'est

donc le nombre des femmes qui vous distingue. — Non-seulement celui des femmes, maître, mais encore celui des vaches. — Pourquoi donc ainsi? — Ah! maître, vous les savez sans doute comme moi; il n'y a que deux choses parfaitement bonnes pour nous, les vaches et les femmes. — Tu m'étonnes. Pourquoi ce rapprochement? — Maître, avec les premières nous achetons <sup>1</sup> les secondes, qui nous rendent mille services et nous procurent une aisance que nous ne saurions trouver sans elles. — Et puis, est-ce là tout? — Non, pas encore; mais vous savez, du reste, que nos femmes nous donnent des filles, qui sont acquises à leur tour comme l'ont été leurs mères. »

Cette courte conversation me mit tout de suite au fait du mode de société chez les Cafres. Les troupeaux leur tiennent lieu de sommes d'argent; les femmes sont un capital d'un grand rapport, et prennent la place de ces mille superfluités que les peuples vieux de civilisation seuls estiment. Prêcher aux Cafres la monogamie équivaut à prêcher parmi nous l'égalité des fortunes.

Ce système d'égalité sera-t-il jamais admissible et praticable chez nous? Chacun peut résoudre la question.

C'est pour cela que je me hasarde à dire que, malgré les efforts du gouvernement anglais, nulle religion européenne ne peut être acceptée par les Cafres, ou bien il faudrait les décimer, les transplanter, et encore le succès est

<sup>1</sup> Le mot cafre *tinga* n'est pas bien rendu par le mot *acheter*, mais infiniment mieux par celui d'*échanger*.

plus que douteux, si l'on considère l'état des populations malaises qui n'a jamais changé, quoiqu'elles habitent depuis si longtemps le cap de Bonne-Espérance. La polygamie présente trop d'avantages aux peuples qui la pratiquent, et de tous, les Cafres sont ceux qui la comprennent le mieux.

Longtemps j'ai eu toute facilité d'observer et d'étudier leurs mœurs d'intérieur, et jamais je n'ai trouvé un seul Cafre se plaindre de ses femmes; pas une femme non plus n'était mécontente du chef de la communauté.

J'avais cru que la jalousie devait parfois avoir son action sur leur cœur; c'était une complète erreur. Cette terrible passion est inconnue en Cafrerie, et bien loin d'y songer, chaque première femme d'un Cafre doublera son travail, autant que ses forces le lui permettront, afin de rendre son mari assez riche pour en acquérir une seconde. Une fois acquise, cette seconde est unie à la première par des liens qui ne trouvent pas d'expressions dans notre langue. Ces femmes sont infiniment plus intimes que deux sœurs. Entre sœurs la rivalité éclate encore quelquefois, même la jalousie; mais entre de telles épouses, jamais. L'union pour elles décide de la richesse de la communauté. Aussi les enfants de l'une sont-ils ceux de l'autre; aussi ne pus-je jamais savoir d'un de mes Cafres quelle était sa mère naturelle.

Son père avait cinq femmes; lui, pour me répondre, me les montrait toutes, disant: « Voici mes cinq mères, » et

chacune à tour de rôle embrassait le grand jeune homme avec une effusion tellement égale, qu'en observant cette démonstration d'amour maternel, j'allais presque me laisser aller au doute.

On aura déjà remarqué que plus les membres d'une communauté sont nombreux, plus il revient d'aisance à cette même communauté. En effet, le travail de chaque femme fournissant un excédant, plus il y aura de femmes, plus la somme des excédants sera forte. Chaque communauté n'a jamais qu'un grand consommateur : c'est l'homme, le chef.

Il est encore bien d'autres raisons pour lesquelles les Cafres ne sont aucunement disposés à abandonner la polygamie. Je me permettrai d'en citer ici une hygiénique.

Dès qu'une femme est mère, aussi longtemps que dure l'allaitement, que son enfant réclame d'elle les soins que la nature impose à la femme comme un devoir sacré, durant cette longue période le mari reste oublié de l'épouse, qui ne lui garde pas moins une tendre affection. Il est chef, il a des droits ou plutôt il en a eu, car c'est en vain qu'il solliciterait la moindre faveur.

Une seule femme ne suffit donc pas, et j'ai vu bien des exemples de ce genre, où 10 ou 15 étaient un chiffre trop faible encore. J'ai connu Masjlébé, capitaine de Panda, habitant la partie nord d'Om-Schlatousse; il avait 60 femmes, et chacune d'elles avait de lui un ou plusieurs

enfants. Le brave, le vaillant Tonglas, du nord du Touguela <sup>1</sup>, était aussi dans les mêmes termes.

Je ne citerai point Panda, qui me permit la vue d'un groupe de 80 de ses femmes. Il en possédait à mon départ près de 400, et je ne serais aucunement étonné d'apprendre un jour, s'il reste au pouvoir, que chacune d'elles soit devenue mère; car il comptait déjà un très-grand nombre d'héritiers.

Le soleil est chaud dans ces contrées; les hommes y naissent solides et bien constitués; l'éducation est purement physique; les excès y sont inconnus; adulte, un jeune homme cherche femme. La stérilité est tellement rare que je n'y ai vu qu'un seul cas, encore était-ce chez les Makatisses, près de Vaal-Rivier <sup>2</sup>, où les populations sont sales, misérables, mal tournées, inférieures en tout point à celles du littoral.

Toutefois, il serait absurde de penser que je songe à la possibilité de la polygamie chez nous, où autant d'obstacles s'y opposeraient qu'à son anéantissement chez les Cafres. Autres climats, autres nécessités; de là des mœurs différentes. Mais, sous un aspect général, fondant ensemble toutes les vues, considérant toutes les latitudes, les climats, les besoins des populations, le grand nombre de peuples polygames, on peut voir que cet état domine, qu'il est le plus proche de la condition naturelle.

<sup>1</sup> Fisher-River.

<sup>2</sup> Rivière jaune, qui se décharge dans la Grande-Rivière, Groote-Rivier.

Sondez la nature elle-même, cette grande institutrice, et vous reconnaîtrez avec moi que la monogamie résulte purement des calculs de la civilisation ; cependant, considérez aussi les effets de ce système, et vous serez forcé d'avouer que là où elle existe, les masses ont dégénéré à tel point que les formes ne sont plus celles que voulait primitivement la nature.

Chez les Cafres, pas un seul individu dont la colonne vertébrale soit courbée, pas de jambes torses ou courtes, aucune difformité de naissance, pas un monstre<sup>1</sup>. Au contraire, voyez chez nous. Je ne prendrai pas pour type la ville d'Arras, d'où j'écris ces lignes ; je manquerais de générosité, le terrain me serait ici trop avantageux ; mais choisissez vous-même telle ville de la vieille Europe qu'il vous plaira ; visitez-la vous-même et décidez si j'ai tort.

Ces réflexions, quelque simples qu'elles soient, je crois utile de les avoir faites ; peut-être entraîneront-elles quelqu'un à mon avis, que l'abstinence des hommes cafres durant l'allaitement détermine cette heureuse condition de l'enfant qui vient de naître.

Je ne tardai pas à quitter le Cafre Bob. Mes compagnons et moi, de retour à notre campement, nous étions tous dans la même situation, c'est-à-dire que l'infection nous avait enlevé l'appétit.

Le jour suivant, pour tomber d'accord avec les vues de

<sup>1</sup> On a l'impudence de dire qu'ils le feraient disparaître ; c'est une calomnie qu'ils sont loin de soupçonner.

Parker, que dominait le caractère le plus changeant, nous laissâmes derrière nous Om-Komas et nous allâmes nous poster près de la petite rivière d'Om-Schlango<sup>1</sup>, où la pluie nous retint sans nous permettre de chasser quelques petites gazelles à cou étroit et fort allongé, connues des Hollandais sous le nom d'orbitje ou orby : c'est le *Redunca scoparia* des naturalistes. Seulement, deux jours après, lorsque le temps fut remis, l'une d'elles fut, à la pointe du jour, tuée par Piet; une seule balle, qui l'avait atteinte à plus de 150 pas, lui avait traversé le fémur, l'abdomen et l'humérus, de telle sorte que la peau préparée présenta six trous; malgré cela les chiens eurent encore de la peine à s'en emparer.

D'Om-Schlango nous allâmes nous établir à *Om-Zinnito*, où, dégoûtés d'une chasse sans avantages, nous résolûmes de retourner à la baie. Personne ne fit d'opposition; il était trop naturel de ne pas en faire : nos provisions étaient épuisées.

Cependant, je ne quitterai pas ces lieux sans signaler un point que je découvris entre *Om-Schlango* et *Om-Zinnito*. C'était un mamelon de 500 pas, cerné aux trois quarts par un ravin profond et pierreux où je trouvai, recueillie dans des roches creuses, l'eau la plus pure; au delà s'étendaient verdoyantes de riches prairies; plus loin, des dunes de sable, recouvertes aussi de ces plantes bienfaisantes, de ces buissons enlacés et protecteurs qui interdisent aux

<sup>1</sup> Rivière des roseaux.

vents les déplacements et les ravages qu'ils font en chassant les sables devant eux; à droite et à gauche, des bois isolés de mimosas; dans les vallées, des bananiers sauvages; çà et là le sol offrait encore des pierres, du sable, du gravier, des terres argileuses ou des marais : tout était là, et le silence régnait sur tout, et de toutes parts on voyait les sites les plus pittoresques, abruptes ou gracieux, nus ou recouverts. L'ensemble réclamait un maître, et pendant quelques instants je me pris à songer que ce maître ce devait être moi. La France était si loin derrière moi! L'horizon vaste et pur me montrait la mer se joignant au ciel. — L'immensité, comme premier obstacle au retour; la tranquillité promise qui siégeait là comme une reine, et l'impossibilité de ne pas savoir réaliser des vœux aussi simples!

J'étais résolu; j'allais y vivre de la vie que je comprends; j'étais heureux. Mon pays sacrifié, la vie de famille, celle du monde, l'ensemble n'était rien; je ne songeais plus à mes amis, ces vieux amis du cœur que j'aime tant. J'hésitais déjà, lorsqu'une réflexion rapide et perçante comme la flèche m'atteignit : *Malheureux, es-tu donc assez fou pour songer à mener dans ces solitudes la vie anormale? Tu es seul!* — Un individu, seul de son sexe, ne rencontre partout que le néant. — Je compris cette vérité et je dis adieu à ces domaines incontestés, qu'une simple demande pouvait faire tomber dans mon lot, car alors on pouvait espérer posséder ce que l'on avait jugé convenable de l'être.

Pauvres terres dont je trouvais si belles les anfractu-

sités, les accidents hardis que vous posiez devant moi comme obstacles, vos buissons épineux qui entravaient ma marche, auxquels restèrent des lambeaux de mes vêtements et souvent de ma chair, ont eu pour moi l'attrait d'une chiquenaude de vierge. — Partout de capricieuses difficultés ! Plus d'une fois je restai haletant, indécis. — Les forces me manquaient, mais le courage était là; je gravissais, je traversais encore, et alors que j'apercevais le but, perte de temps, fatigues, blessures et dangers, je ne voyais plus rien et l'atteignais sans peine.

Mais je vous plains; d'autres pieds que le mien vous fouleront, si cela n'est déjà; le pic, la bêche et la hache, ces premiers instruments de la civilisation, vous enlèveront vos plus beaux ornements. Commode, sans doute, mais triste est la contrée que traversent, pareilles à de longs serpents, ces routes par lesquelles sont colportés tous les vices. Une contrée où s'étend la civilisation européenne est immédiatement souillée : c'est un viol de la nature. Voyez-la le lendemain et prononcez : n'a-t-elle pas perdu son type, son cachet propre, qui la distinguait tant, qui provoquait l'admiration de l'observateur européen, comparant sans passion les œuvres du Créateur?

Mais ce n'est point tout encore : défrichées par l'homme, elles acquièrent à ses yeux plus de valeur et de prix; leur possession est enviée : de là les combats, les massacres. Le laboureur y perd la vie; son cadavre, son sang, rendent à ces mêmes terres ce qu'il avait reçu d'elles. Le conquérant

lui-même n'est-il pas dépossédé par d'autres, qui fondent un empire plus solide? Le temps passe sur toutes ces scènes de carnage, nivelant tout, sauf les pierres aux côtés angulaires, dont chacune peut être considérée comme pierre de tombeau.

Que de tristes souvenirs attestés par les pierres qui résistent! Combien pourrait-on faire de pas dans un pays civilisé sans rencontrer sur elles des témoignages irrécusables de la férocité de l'homme? Chaque espace que vous parcourez, chaque lieu où vous vous arrêtez, celui-là même où la joie vous domine, où le plaisir vous transporte, où la volupté vous endort délicieusement, chacun de ces points a vu la mort violente d'un homme. Aujourd'hui vous y trouvez pour vous-même ce délire idéal qui vous fait oublier les misères de la vie terrestre; autrefois, c'était tout autre chose : la fureur de l'homme, accablé par le nombre, les grincements de dents, puis le râle de mort; et vous restez à cette même place, et vous êtes assez hardi pour y saisir les jouissances frivoles et fugitives de la vie! Réfléchissez seulement au passé; identifiez-vous aux scènes déroulées sur ce même sol, et dites-moi si votre pied ne se soulève pas tremblant d'effroi au contact d'une terre souillée de sang! Ne me pardonnerez-vous pas de tant aimer les contrées vierges?

Telles sont malheureusement toutes celles qu'envient les Européens. A Dieu ne plaise que je souhaite l'établissement de la civilisation dans ces contrées! Les habitants en

étaient plus heureux avant l'arrivée des blancs, et Djacka, avec toute sa cruauté, était peut-être un fléau beaucoup moindre.

Dans le trajet de notre retour d'*Om-Zinnito*, nous croisâmes l'*Om-Komas*, où nous vîmes pour la première fois de ces innombrables troupes volantes de sauterelles, qui s'abattaient indistinctement sur les pâturages verts et sur les arbres de toute espèce, dont l'aspect se trouvait changé par leur présence. Ils paraissaient plus touffus que d'ordinaire, et leur feuillage n'offrait plus de la verdure aux tons mats, mais bien ces riches reflets de l'argent et de la nacre, fusion d'argenture et de pourpre. C'était pour un observateur tout admirable d'effet quant aux couleurs, assommant par le bruit de ces milliards d'ailes en réseau vernissé battant l'air. Approchions-nous, ces insectes destructeurs se levaient en flocons immenses, laissant voir après eux le squelette dégarni des arbres abandonnés, et partout c'étaient de nouveaux bancs entravant les rayons du soleil, bruyants à tel point que, durant plus d'une demi-lieue, nous ne pûmes échanger librement nos paroles.

Ces hordes innombrables doivent enfin céder à une brise forte, qui les entraîne et les éparpille exténuées sur des contrées déjà ravagées par elles ou dont les herbes sont mûres. En plus grande multitude, dès le principe, que les pointes d'herbe de toute une vaste contrée, elles ne tardent pas à tomber sur le sol, où, faute d'aliments, inca-

pables de reprendre leur vol, le soleil les tue, les dessèche et les cuit. Dans cet état, les moutons, les bœufs et les chevaux du pays en font leur pâture. Mais le nombre en est tel que l'air se charge de gaz délétères, qui souvent donnent naissance à des maladies pestilentielles; c'est pourquoi l'on a soin, dans toute la Cafreterie, de brûler au moins une fois chaque année les herbes sèches qui couvrent le pays. Cet incendie général détruit une quantité immense d'œufs et de larves de ces insectes, qui dévasteraient en quelques minutes les plus belles récoltes, si les populations négligeaient de recourir à ce moyen si simple.

Je tiens aussi d'un paysan hollandais la connaissance d'un autre moyen usité par les colons lors de la découverte d'une localité où sont écloses par milliards les sauterelles encore reléguées à l'état d'insecte imparfait. Leurs ailes ne sont que croissantes; leurs pattes ne sont pas assez solidifiées; elles se remuent en sautant médiocrement: 2, 3 ou 400 pas en carré sont littéralement couverts. Alors, rien de plus facile: un troupeau de 500 à 1,000 moutons y est conduit. Ces animaux, s'ils ont faim, si l'heure du pâturage n'est point passée, cherchent à saisir les insectes maladroits, et dans la manœuvre de pression, dans le mouvement inculqué à la troupe, les pieds font leur office et broient la majeure partie. Le passage effectué, vient le tour des milans, des corbeaux, qui se repaissent à terre d'une proie facile à saisir.

Lorsqu'il arrive qu'un banc de sauterelles, de plusieurs

milles de longueur, a pris sa direction pour passer sur les jardins cafres, tous les individus, quel que soit leur âge, quittent le mouzi afin de protéger la récolte; hommes, femmes, enfants poussent les cris les plus discordants; armés de tongas<sup>1</sup> ou de bâtons longs, ils frappent l'air et quelquefois les tiges, pour empêcher la descente ou provoquer le départ des insectes dévastateurs. Malgré le bruit, le passage occasionne toujours des dégâts, mais tout n'est pas rongé.

Ce moyen est toujours pratiqué lors du danger; il a certainement de bons effets, mais il exige trop de monde pour être mis en usage avec succès par les colons qui n'ont avec eux que leur propre famille.

Toutefois, s'il est possible de préserver en partie les récoltes de vastes jardins, il ne l'est pas de défendre les pâturages si nécessaires aux Sud-Africains, possesseurs de nombreux troupeaux; et quand un pays entier vient d'être ainsi dévasté, il n'est d'autre parti à prendre que de chercher à 20 ou 30 licues plus loin les endroits épargnés.

C'est principalement à cause de la destruction totale des herbes que les sauterelles sont redoutées par ces peuples, généralement pasteurs, et ce qui est pour les colons et pour les Cafres un sujet de crainte devient pour le Boschjesman un sujet de joie. En effet, pour cet homme qui ne possède rien, l'apparition des sauterelles est une bonne fortune; il les saisit, les entasse dans des sacs de peau sans

<sup>1</sup> Petite massue terminée par une boule.

couture pour s'en servir aux jours de chasse malheureuse.

J'ai vu quelquefois des enfants cafres tourner au feu des baguettes de bois dont l'extrémité était garnie de plusieurs douzaines de sauterelles enfilées; la cuisson s'effectuait rapidement. Les ailes et la tête étaient jetées, le reste servait d'aliments. Curieux de savoir jusqu'à quel point certains peuples ont raison d'en faire leurs délices, je me pris à en goûter comme faisaient ces enfants, sans le moindre assaisonnement; je ne les trouvai ni bonnes ni mauvaises. Le mets était assez dénué de goût, mais aussi sans fadeur; ce n'était pas appétissant et non plus insipide. Je me rappelais nos mangeurs de limaçons, dont le goût est si contesté, et je songeais que nous aurions tout aussi bien en France de grands amateurs de sauterelles, s'il arrivait à ces insectes de quitter l'Afrique pour nos climats.

Ces nuées de sauterelles furent à peu près la seule chose intéressante observée durant cette excursion de quatorze jours. Quelques gazelles seulement avaient été tuées, quelques outardes, des perdrix, des canards, des oies d'Egypte, des cigognes violettes, connues des naturalistes sous le nom de *Ciconia umbellata*; j'avais recueilli également une centaine de plantes desséchées. Tels furent les faibles résultats de mon excursion; c'était du temps assez mal employé.

M. Wahlberg obtint, lui, vers l'embouchure d'une petite rivière, un énorme boa-python que j'enviais fort à cette époque; dans la suite, je m'en procurai un bon nom-

bre à la baie même de Natal, où ils n'étaient pas très-rares.

Je repris mes travaux habituels avec plus d'ardeur, afin de combler le vide d'une promenade sans rapport; mais diverses circonstances qui survinrent occupèrent longtemps l'esprit et les bras de tous les habitants de Natal. L'isolement m'était impossible; je fis comme tout le monde, en prenant ma part d'intérêt à ce qui touchait au sort de ce pays.

---

## CHAPITRE VIII.

Panda se réfugie sur le territoire des boers et sollicite leur coopération contre Dingaan. — Causes de sa fuite. — Commission qui lui est adressée pour sonder ses intentions; j'en fais partie. — Notre arrivée à Om-Tougate. — Une visite à ce prince. — Comment il nous reçoit. — Un coup d'œil sur son intérieur. — Portrait de ce roi. — Échange d'un traité d'alliance réciproque. — Épisode sanglant. — Danse de guerre. — Un accident. — Retour à Natal.

Ce fut le 20 septembre 1839 que nous entendîmes parler pour la première fois de Panda, homme de distinction chez les Amazoulous. Demi-frère de Dingaan, qui régnait alors, et propre frère de Djacka, que Dingaan avait assassiné pour arriver au pouvoir, Panda avait, disaient les Cafres, des droits incontestables à la royauté. Mais, bien que menant une vie molle, au milieu de ses nombreuses

épouses, sans chercher à ourdir de trames pour renverser le prince régnant, Panda ne laissait pas que d'inspirer de l'ombrage à Dingaan.

Le despote avait exprimé devant ses principaux conseillers, d'ordinaire conseillers de mort, le désir de se défaire de Panda, qu'il trouvait nul comme guerrier, vu, disait-il, que son cœur était pareil à celui d'une femme; et comme tout transpire, même à la cour du chef cafre, ces bruits donnèrent l'éveil à Panda, qui se tint sur ses gardes.

Il habitait alors, en vivant comme un prince, les bords de la rivière Om-Matagoulou, peu distante, dans le nord, de Touguela. Dingaan lui fit signifier l'ordre de réunir toutes les populations situées entre le Touguela et l'Om-Schlatousse, et de venir avec elles se fixer dans la partie nord d'Omphilos-Om-Schlopu.

Panda prit aussitôt conseil des anciens et des guerriers les plus distingués. Ils virent unanimement dans cet ordre une ruse de Dingaan, qui tendait à acculer, à enfermer les partisans de Panda, de la vie duquel il pourrait disposer ensuite. Presque tous, malgré la terreur du nom de Dingaan, conseillèrent à Panda de ne pas obtempérer à cet ordre. Certain alors de la fidélité des siens, Panda prescrivit les préparatifs de départ sans s'inquiéter de la seconde sommation, et suivi de 17,000 individus de tout âge et de tout sexe, il mit derrière lui le Touguela, limite de la contrée des Amazoulous, au sud, et de celle de Natal, au nord.

C'est là qu'il fit la rencontre de Hans Delange, venu dans le but de chasser des hippopotames, et lui remit une troupe de 130 bœufs et vaches pour compte des blancs, desquels, disait-il, provenaient ces animaux. En outre, Panda, qui avait moins à redouter les blancs que les forces de Dingaan, vint à 40 lieues de la baie de Natal se fixer au sud et proche la petite rivière d'Om-Tougate.

Cependant chez les blancs était grande la rumeur qu'excitait la crainte d'un pareil voisinage; on ne pouvait croire que ce fût un transfuge. Cette démarche solennelle n'était à leurs yeux qu'un vaste piège autorisant l'entrée de l'armée de Dingaan sur leur territoire, Dingaan leur ennemi juré, qui refusait le paiement de la dette reconnue, et dont les fourbes intentions avaient été si bien dévoilées; on se défiait de Panda comme de Dingaan lui-même.

Encore un pas, et l'opinion des femmes allait prévaloir; car les Africaines hollandaises ont voix au chapitre; ce sont elles qui font faire ce que font leurs maris. On allait tomber à l'improviste sur ces réfugiés, en faire une boucherie pour contraindre le reste à retourner d'où ils venaient: pauvres diables qui allaient trouver la mort devant eux, pendant qu'elle était derrière eux! car, chez les Amazoulous, point de quartier pour un déserteur; et telle est la singulière et cruelle politique du despote, que pas un des 17,000 réfugiés n'aurait été épargné, s'il lui avait été donné de les tenir cernés par ses hommes de guerre.

Une réflexion triste à présenter, c'est que les habitants blancs de Natal songeaient alors moins à se préserver de tout danger qu'à obtenir pour eux-mêmes les 25,000 bêtes à cornes que Panda, désertant, avait emmenées avec lui. C'était pour la possession de ces bêtes que l'on se fatiguait l'esprit à trouver une raison plausible de fusiller des hommes.

Je fis comme les autres; je donnai hautement mon opinion, qui ne fut pas applaudie. J'étais intimement convaincu que Panda avait été contraint par l'imminence du danger, et je voulais persuader les autres, qui feignaient seulement de ne pas l'être.

Cependant, lorsque les blancs vinrent à songer à leur propre faiblesse numérique pour exécuter la boucherie projetée; lorsque l'on reconnut que l'on ne pourrait se charger d'assez de balles pour tuer tout ce monde, quand même la résistance serait entièrement nulle, on se vit forcé d'adopter d'autres mesures. On finit par tomber d'accord pour l'envoi d'une commission spéciale : c'était l'avis de M. Roos Landroost de Conguela; c'était le mien; c'était celui de tout homme ayant horreur du sang versé.

Mais il fallait trouver du monde pour composer cette mission, qui, certes, n'était pas sans danger, et le souvenir du massacre récent de Retief écartait les amateurs. Pas de volontaires, et aucune possibilité de contraindre à en faire partie les hommes qui auraient convenu le plus.

Ils étaient un obstacle à la chose et entravaient les mesures arrêtées. Enfin M. Roos, vieillard ferme et décidé; M. Breda, qui ne l'était pas moins, et quelques autres personnes auxquelles je m'adjoignis, donnèrent l'exemple du dévouement. Cette détermination énergique et un défi sardonique lancé aux indécis, nous les rallièrent aussitôt.

Le noyau se trouvait formé et tendait à s'accroître encore. Nous fixâmes le jour du départ et le fîmes connaître à Panda.

Cette décision fut vite connue des Anglais du rivage, et M. le capitaine Jarvis chercha par tous les moyens à dissuader les fermiers d'une démarche qui pouvait entraîner après elle des résultats analogues à ceux de la députation de Pieter Relief. Ce sentiment était humain; mais, s'il faut le dire, le but de cette intervention était d'empêcher une alliance entre les fermiers et Panda, de laquelle devait résulter la chute de Dingaan, qui s'était laissé aller à écouter les ouvertures d'agents britanniques. Il était avec eux en bons rapports, et son renversement devait nécessiter d'autres tentatives qui pourraient ne pas être aussi facilement couronnées de succès. La résolution fut maintenue, et l'aube du 21 octobre 1839 nous vit partir avec 13 wagons et 28 hommes en équipement de chasse. Ce n'était pas une force suffisante pour résister en cas d'attaque; mais, comme nous allions nous mêler aux gens de Panda, le nombre importait peu; nous étions à sa disposition.

Nous traversâmes l'Om-Guinée, et fûmes dételer pour la nuit sur les bords d'*Om-Schlango*, rivière des roseaux, de l'autre côté de laquelle je trouvai du minerai de fer en gravissant des pentes dans un but différent.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route, et vers trois heures après-midi nous dominions une vaste étendue de contrées riches des plus verts pâturages, variées de collines nues ou recouvertes de grands bois, sillonnées par différentes rivières, bornées au loin par des montagnes bleues, comme toutes les montagnes que présente l'horizon ; sous nos pas à droite, devant et à gauche, paissaient groupées et éparses à la file d'immenses troupes de bœufs et de vaches : c'étaient les troupeaux de Panda, ou plutôt ceux dont il avait privé Dinggaan lors de son départ ; il y en avait partout, jamais je n'en avais tant vu. L'admiration naissait du nombre, de l'état de santé qui les faisait re- luire, et, ma foi, chacun de nous pensait que Panda avait eu là une excellente idée, tout en sauvant sa vie, d'avoir lésé le tyran dans ce qu'il avait de plus cher.

Bientôt nous découvrîmes sur un point parfaitement choisi le mouzi improvisé qui devait servir de résidence au chef. Une grande quantité d'hommes y affluaient de toutes parts. Nous choisîmes cet instant pour installer à l'arrière du chariot principal le pavillon de la jeune ré- publique, à peu près dans le style d'un pavillon de cou- ronnement. Salué par une décharge générale de nos ar- mes, il le fut derechef comme par écho. Une rumeur ré-

sonnante et grave d'approbation parvint à nos oreilles : c'était la voix du peuple noir qui fourmillait plus bas, de ce peuple qui comptait sur nous.

Nous ne tardâmes pas à longer de longues files de huttes formant une large enceinte. Les guerriers, les femmes, les enfants accouraient tous pour nous voir ; beaucoup d'entre eux n'avaient jamais approché des blancs. La curiosité était portée à tel point, les masses qui se resserraient autour de nous étaient si compactes que la marche nous devenait impossible. Les longs fouets firent leur office au-dessus de leurs têtes, ce qui n'excitait pas à un médiocre degré leur étonnement.

Mais comme ils virent tout de suite que personne n'était atteint de ces coups, ils continuaient à se grouper de manière à gêner nos bœufs. Vinrent alors quelques capitaines cafres, espèces de hérauts d'armes ou d'agents de police, lesquels, armés de tongas, frappaient ceux qui ne se déplaçaient pas assez vite ; les coups pleuvaient, mais la durée de cette grêle fut courte. La place nettoyée, nous allâmes à 100 pas au-delà, où nous larguâmes <sup>1</sup> nos attelages.

Notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Panda, qui, suivant l'étiquette cafre, malgré le grand désir qu'il avait de nous voir arriver, n'avait pas quitté sa hutte pour nous recevoir.

<sup>1</sup> Expression employée par les colons du Cap, et qui signifie détacher, laisser aller.

Elle était située, suivant l'usage, dans une enceinte particulière, à l'extrémité supérieure de la grande clôture ovale. Près d'elle et dans le même rayon étaient les demeures de ses femmes, ses mères, ses filles, tous individus du sexe qui appartenait à sa famille.

Nous y entrâmes en marchant à quatre, lui touchant la main de la façon la plus cordiale, à laquelle il répondait avec frémissement. Puis, accroupis ou assis sur nos talons, toujours suivant la coutume cafre, nous parlâmes du but qui nous amenait, et Panda nous témoignait la grande satisfaction qu'il éprouvait de notre venue.

Moi, plus curieux d'observer l'intérieur de son habitation, après l'avoir bien observé lui-même, lui dont l'œil, vrai diamant noir, avait surpris mon attention, je fus étonné de n'y rencontrer que la plus stricte simplicité, à part le poli net, brillant et miroitant de l'argile battue du sol, dans laquelle se reflétaient les objets comme dans un horizon artificiel.

Entassés dans une position gênante et la chaleur nous forçant de déguerpir, nous lui proposâmes de venir prendre connaissance des présents que nous avions à lui offrir à titre de gage d'amitié.

Panda se leva, et gravement, lentement, d'une façon toute princière, il nous suivit, accompagné d'un groupe de favoris. Un peuple nombreux fit la haie, envoyant sur son passage des acclamations diverses dans lesquelles il témoignait, soit sa satisfaction accompagnée de félicita-

tions, soit ses besoins que suivaient les demandes. Parmi ces mots, je distinguai plusieurs fois *ignama*, *ignama*, qui veut dire *viande*. Le peuple n'était pas suffisamment repu, quoique ce même jour seize bœufs eussent été livrés à la consommation. Cependant, le plus grand respect dont un homme puisse être l'objet lui fut témoigné, et je doute qu'un prince, qu'un empereur européen en recueille autant.

La cérémonie des présents eut lieu sans plus tarder. Panda parut très-content des manteaux improvisés en mousseline de laine et d'un poignard de marine que j'eus l'honneur de lui faire accepter : seulement il regrettait que ce poignard recourbé ne fût pas tranchant des deux bords.

Bref, il lui restait à nous remercier personnellement. Un héraut vint recueillir ses ordres, et deux bœufs, admirablement gras, furent immédiatement amenés et tués pour nos besoins et ceux de nos gens.

« Pour vingt-huit hommes, dis-je à mon voisin, c'est, ce me semble, une exorbitante profusion, un souper monstre tout au moins.

— Taisez-vous, fit l'autre, de peur de voir changer un admirable usage en vigueur chez les Amazoulous. Sachez-vous que ce n'est pas trop. Voyagez chez eux, dans leur pays, demandez à passer la nuit chez un grand capitaine, et chaque soir une génisse vous sera offerte pour souper. Ou cet homme qui commande n'est pas un grand

capitaine, ou s'il lui est matériellement impossible de satisfaire à de telles exigences, il viendra d'une façon très-polie vous témoigner ses regrets et vous assurer de ses bonnes intentions. »

Je doutais alors : cette hospitalité distinguée me paraissait une fable ; mon paysan me faisait l'effet d'un effronté vantard ; mais je dirai à sa louange que rien n'est plus exact, et que chassant chez les Amazoulous, j'eus plus d'une fois lieu d'éprouver les heureux effets de ce système patriarcal. Un refus dans cette circonstance eût même été regardé comme un affront. Inutile de dire qu'en retour de ces attentions délicates, il est bien d'adresser à son auteur quelque objet à sa convenance, soit colliers de verroterie, soit couvertures de laine, dont ils font grand cas : je n'y manquai jamais, bien que l'étiquette cafre ne me commandât point de renvoyer quoi que ce fût.

Et ces hommes sont nus, et ces hommes barbares, relativement à des Romains, sont ceux que nous traitons de sauvages ! chez qui nous avons, soit la simplicité, soit la cruauté d'envoyer des agens de civilisation ! Que de réflexions à faire sur un pareil chapitre !

La nuit se passa paisiblement ; mais quelques-uns d'entre nous, dominés par la crainte, ne fermèrent pas l'œil. Couchés sur leurs armes, la bride passée au bras, une fausse alerte eût suffi pour les faire disparaître. Si nous n'avions eu à agir très-sérieusement, cette plaisanterie leur eût été certainement jouée.

Au jour nous nous trouvâmes tous sur pied ; car chez les Cafres les affaires se traitent de bonne heure, et d'ordinaire à jeun. Nous allions requérir Panda de venir à nous lorsque nous trouvâmes plus gracieux d'assister nous-mêmes à son lever. Je précédais les autres visiteurs d'une vingtaine de pas, et lorsque je me présentai à la clôture, l'*om-douna* de garde <sup>1</sup>, qui n'avait pas reçu d'ordre pour nous, me laissa passer. J'arrive, je me mets à plat, me soutenant sur les mains; je donne de la tête dans la basse ouverture, je pénètre dans l'intérieur de la hutte, et je m'accroupis comme la veille. Il y faisait noir pour un entrant; mais de ma place je ne tardai pas à voir, et le groupe le plus pittoresque m'apparut. Je me frottai les yeux pour m'assurer si ce n'était pas une vision : c'était bien une réalité.

Sur des nattes étendues à terre reposaient dix jeunes filles, aux formes nues, aux contours fermes et veloutés ; six au moins enlaçaient leurs membres à ceux du chef ; l'une de son corps soutenait sa tête, oreiller vivant dont la respiration provoquait le sommeil aux rêves d'opium; l'autre supportait son bras droit ; une troisième saisissait encore la main gauche et reposait la tempe sur la large poitrine du frère de Djacka ; une autre maintenait la jambe droite, et une dernière enfin était couchée en travers de la gauche.

Tout dormait, j'étais seul éveillé; j'allais rester pour

<sup>1</sup> Chef de mouzi, titre équivalent à celui d'officier.

contempler, afin de vous narrer à vous, lecteur, ces attrayants tableaux semi-obscurs de la nuit d'un chef des Amazoulous, lorsque se présentèrent à l'entrée de la tente mes compagnons les fermiers, qui demandaient audience. Je sortis pour leur répondre que Panda dormait encore, qu'il était mieux d'attendre pour ne pas l'indisposer.

L'un d'eux, assez impatient, mit le nez à l'entrée et déchiffra quelque chose de ce laocoonisme délicieux que je viens de vous peindre si mal. Des mots échangés à haute voix amenèrent le réveil ; alors seulement Panda quitta les enlacements de ces épouses unies pour passer à l'examen d'affaires sérieuses. Chez cet homme pas de gêne ; pour lui pas de temps perdu, pas de vêtements indispensables à passer : son ajustement de nuit lui servit au conseil ; un ample manteau à la romaine, dont il se drapait d'une façon éminemment majestueuse, rehaussait ses traits, où se dessinait hardiment l'habitude de commander : aussi la comparaison que j'eus tout le loisir de faire fut au complet désavantage des fermiers qui l'entouraient, grands gaillards aux membres longs, aux gestes maladroits, à la démarche gênée, aux physionomies silencieuses, au langage embarrassé, aux bouches largement ouvertes ; gens faits pour conduire des bœufs et leur parler. Panda, lui, n'avait rien de tout cela : un œil noir brillant, longuement fendu, hautement protégé par la saillie de l'angle frontal, un front haut, carré par les faces, sur lequel se montraient quelques principes de rides, un nez ordinaire à ailerons

fortement dessinés, une bouche large souriant fréquemment de ce sourire qui dit : je comprends ; un menton carré indiquant la force ; en somme une tête large, bien faite, portée sur un superbe corps luisant d'embonpoint, et dont la pose était si noble, les membres obéissant si bien à sa volonté, les gestes si précis, qu'un Parisien eût pu croire que Panda avait hanté jeune le palais des rois.

Un missionnaire à qui l'on avait demandé quelle opinion il avait de Panda avait répondu : *I know Panda ; he is a Caffir gentleman.* Je connais Panda : c'est un Cafre tout à fait comme il faut. La définition était heureuse ; mais je trouve que le mot, bien que distingué, reste encore au-dessous de la vérité.

Peu de minutes après, Panda siégeait au milieu de nous dans une longue tente dressée pour servir de salle de conseil. L'interprète *Klaas Pommer* lui fit connaître nos volontés, nos plans pour l'avenir, basés sur un but commun, qui n'était autre que le renversement de Dingaana ; diverses clauses secrètes furent adoptées par lui, exécutoires en cas de succès, clauses de la plus haute importance pour les paysans, comme, par exemple, la cession de la baie de Sainte-Lucie.

Cependant il fallait des garanties, ou plutôt des hommes responsables de l'exécution du traité, au cas que Panda vînt à mourir. Mille têtes de bêtes à cornes étaient promises par Dingaana à qui lui apporterait la tête de Panda,

et cette mise à prix, qui pouvait tenter bien des gens, nous engageait à prendre toutes espèces de précautions.

M. Roos le pria de faire venir ses trois principaux capitaines, qui devaient nous répondre de sa vie en cas d'assassinat, c'est-à-dire que des comptes auraient été exigés d'eux afin d'éviter les conspirations, comme aussi pour établir une surveillance plus active et pour qu'ils maintinssent de concert l'ordre de choses existant jusqu'au prononcé des fermiers. Il fut convenu également que tous leurs efforts devaient tendre à poursuivre la réalisation du but spécial du traité.

Panda en fit venir deux ; puis, se ravissant, après quelque hésitation, il en fit venir un troisième. On leur donna lecture des décisions ; ils y acquiescèrent. Alors nous nous séparâmes satisfaits, et les nouveaux ministres, contents de nous et de la confiance témoignée par le chef, descendirent dans la plaine pour faire connaître au peuple réuni quelles avaient été les résolutions des blancs à l'égard de la nation, comme à leur propre égard.

Quelques-uns des nôtres, parmi lesquels le docteur Kraüs et moi, non encore remis des fatigues de la veille, nous fûmes nous allonger dans les chariots pour y trouver un peu de repos. — Quelques minutes à peine venaient de s'écouler, et nous en fûmes tirés par un vacarme indisciplable. Je sautai à bas et vins m'informer du sujet de ce bruit, sur un point peu distant où tous les paysans étaient réunis.

En bas de la colline et à 150 pas devant nous, la masse noire s'agitait, remuant, bourdonnant, lançant des cris de Cafres, cris de guerre si terrifiants, si sauvages et si extraordinaires. Mille demandes se heurtaient, se croisaient sans solution. — Je me croyais poursuivi par quelque mauvais rêve, je me frottais les yeux; mais c'était bien la réalité, et ce l'était dans son effrayante laideur.

Tous ces auditeurs cafres, naguère silencieux, prenaient la part la plus active à de sanglants débats; un long serpent formé d'hommes avait un pli tangent à un point où s'abaissaient les tongas pour se relever teints de sang; la foule qui entourait cette évolution poussait des cris éclatants et confus, comme pour étouffer ceux de la victime et couvrir cette scène hideuse.

C'était un homme que l'on assommait, et cet homme était Panga Zoaga, le troisième grand capitaine de Panda; celui-là qui venait d'accepter la haute responsabilité de la vie du chef. « C'était un grand coquin, un sorcier *Om-Tagaty*, nous dirent des Amazoulous, qui, sous Ding'an, avait fait tuer nombre d'hommes; maintenant réinstallé au pouvoir sous Panda, sa conduite passée nous inspirait trop de craintes pour l'avenir; le peuple, comme vous l'avez vu, vient de se faire justice. »

Mais cette explication ne nous suffisait pas; la vue du sang nous inspirait des craintes pour nous-mêmes. Il était possible que, l'élan donné, ce peuple, passionné pour les scènes de carnage, tombât sur notre faible troupe, dont il

eût eu trop bon marché. C'est alors que M. Roos, vieillard trop prudent peut-être, fit passer de l'un à l'autre l'ordre de prendre les armes. Je compris le danger d'une telle démonstration et m'y opposai de tout mon pouvoir. — Les Amazoulous se seraient imaginé que nous avions peur; il fallait surtout l'éviter et donner le change par une mesure propre à concentrer l'attention sur d'autres points.

Panda fut mandé par nous pour nous expliquer cette scène dont nous regrettions d'avoir été spectateurs. Il vint, simulant la colère. 4,000 guerriers firent le cercle, puis il parut foudroyer d'un regard menaçant les auteurs du meurtre. C'était lui que cette conduite atroce compromettait principalement, disait-il; et quel espoir lui restait-il à lui et à son peuple, si l'horreur du sang versé portait les fermiers à les rechasser dans le pays de Dingaan?

A nos yeux Panda se lava de ce crime; son éloquence nous le fit croire innocent, et quelques jours ensuite nous apprîmes que c'était là réellement son premier acte d'autorité, qui avait une cause toute nouvelle et qui nous concernait. — Au jour où nous le reconnaissons chef de sa tribu, un homme devait tomber par son ordre, et le sang de ce même homme devait lui servir la nuit à frictionner toutes ses articulations; le cœur, rôti, devait lui être présenté afin qu'il en mangeât, comme pour fortifier son corps et doubler son cœur.

Tels sont les préjugés existants chez les Cafres Amazoulous. Je sais que diverses personnes que j'ai connues à Natal ne veulent pas les admettre; mais je puis dire que je suis le seul ayant vécu près de dix mois au centre de leur contrée, et qu'à tous égards j'ai été trop bien informé pour qu'il me soit permis d'en douter encore.

C'était pour moi un spectacle tout nouveau que cette grande quantité d'hommes réunis. L'éloquence des différents orateurs, leur excessive rapidité de mouvement, leur véhémence dans les discours, l'abondance de leurs paroles, la saisissable expression de leurs gestes souples et hardis, gestes inconnus de nous Européens, gestes disant autant et plus que les mots; tout cela m'avait singulièrement frappé.

Mais je venais de les voir de près, je voulus jouir de ce coup d'œil de loin. Je m'écartai et j'allai me placer au sommet d'une colline. C'était de ce point un vaste croisissant brun, entre les deux cornes duquel on distinguait le conseil des capitaines présidé par Panda, et çà et là, groupés ou épars, de ces longs fermiers plus ou moins curieux ou plus ou moins insoucians de ce qui se passait alors.

Je ne pouvais écarter de mon esprit l'idée des dangers que nous courions après nous être ainsi mis à la merci de Panda, dont un caprice pouvait faire changer les vues. — Les chaleureux débats provoqués par nous à l'égard du hideux massacre de Panga Zoaka tendaient à faire jaillir de ces crânes durcis des étincelles dont il était possible

que nous devinssions victimes; et toujours me revenait le souvenir de la trahison de Dingaan, où Rétief et 59 hommes, l'élite des fermiers, furent tués d'une manière si misérable et si indigne.

J'étais péniblement absorbé dans ces lugubres scènes, lorsque mille sifflements très-aigus déchirèrent l'air : c'était à fendre des têtes cafres. Tous les guerriers, courant au plus vite, se séparent en sens divergents jusqu'à 300 pas du centre et revirant tous à la fois; ces hommes dont chacun me faisait l'effet d'un démon, courant à la charge et entonnant le chant de guerre.

C'en est fait, pensais-je; ces sots paysans auront commis quelqu'indiscrétion; ni eux, ni moi, personne de nous n'échappera. Je ne saurais dire combien j'éprouvai de regrets, non pour la perte de la vie, cette considération n'était rien, mais de devoir me laisser assommer, sans tenir à la main mon fusil, mon fusil qui était là-bas dans un wagon que je distinguais et dont j'aurais fait un si bon usage avant de tomber percé ou brisé.

C'est justement là le rêve qui tant de fois m'a poursuivi dans mes nuits inquiètes. Avoir affaire à de nombreux ennemis et me trouver sans armes, ou n'avoir que des balles d'un sixième pour un canon d'un douzième; ou bien encore ces coups ratés désespérants, ces mille obstacles enfin que vous comprenez si bien dans vos rêves, qui vous réduisent à la fuite; ce dépit de l'homme qui consent à perdre la vie, pourvu que d'autres tués par lui-même l'ac-

compagnent dans l'éternité. Et puis la fuite elle-même n'est-elle pas impossible? N'êtes-vous pas vu de tous, cerné par tous? Vos jambes ne vous refusent-elles pas leur service? Vous voulez, mais sans rien pouvoir. Quelles ne sont pas alors vos angoisses! La mort est là qui vous attend, sans que la résistance vous soit permise, sans que la vengeance puisse être satisfaite, sans que des ennemis sacrifiés par vous expirent à vos pieds! Quelle affreuse position! Vos regrets, les derniers, sont si amers! N'avez-vous pas encore à craindre qu'ils ne vous suivent à jamais par delà l'existence présente? N'est-ce pas que vous avez senti tout cela lorsqu'un noir et lourd cauchemar pesait impitoyablement sur votre poitrine magnétisée!

Vous avez éprouvé de la façon la plus vraie mes transes, mes angoisses, mon désespoir. Mais vous rêviez, vous, et moi je veillais. Cependant, dans l'une comme dans l'autre situation, les impressions sont égales, et je suis convaincu que vous comprendrez les miennes.

Quelles que fussent mes craintes dans cette affaire, énigme dont je n'avais, dont je ne pouvais deviner le mot, je n'eus jamais la pensée de fuir en sens opposé, et surtout de fuir seul. Je me pris à courir de toutes mes forces et je fus bientôt aux derrières des hommes de guerre, et lorsqu'un étroit passage se présenta, je m'y élançai rapidement. Je parvins aux wagons, je sautai sur mon fusil, et je ne pris le temps de respirer que lorsque je le tins armé.

Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis les fermiers réunis dont la moitié seulement tenait ses armes ! J'étais dupe de mon erreur, et je l'étais d'autant plus facilement que je ne connaissais pas le mode de procéder des Amazoulous. Cette rupture improvisée, ce départ précipité, cette marche sauvage que dominaient les sifflements les plus épouvantables, c'était le prélude d'une danse de guerre ; car il fallait que Panda cherchât à donner le change aux pénibles émotions que nous avions éprouvées.

Le cercle se forma avec le plus grand ordre ; Panda s'assit au centre sur son large fauteuil, fait d'une seule pièce ; à droite, à gauche, derrière lui, nous restions spectateurs, munis de nos armes pour un salut général. Divers chants guerriers furent entonnés par toute la troupe, qui marquait justement et pesamment la mesure de l'un et de l'autre pied, et en levant et abaissant l'indispensable tonga. Des sons profonds qui tiennent du ventriloque, et doivent exiger de grands efforts, m'arrivèrent à l'oreille. Ces sons formaient par l'ensemble un merveilleux effet : les décrire, les expliquer me serait impossible.

L'aspect des guerriers durant le chant me frappa surtout. Il faut que ces peuples comprennent bien la musique pour se laisser à un si haut point dominer par elle. Il n'y avait autre chose que la voix de l'homme répétant de bel-liqueuses paroles : cependant chacun d'eux semblait avoir déposé sa physionomie habituelle pour prendre celle du

combat; plus de feu jaillissait de l'œil noir, plus de force, plus d'énergie dans les mouvements, plus de sévérité dans les traits; le corps était plus redressé; la poitrine, gonflée, paraissait plus large; une sorte de fluide martial semblait avoir envahi chaque individu, et si le chant n'avait été constamment grave, on aurait pu remarquer de la frénésie dans les gestes. C'était comme de la verve bouillante, comprimée, analogue au transport que déterminent chez nous le tambour, les clairons, les chants patriotiques.

Après les premiers chants, et comme pour servir d'entr'actes, nous eûmes une manière de pantomime fort amusante pour nous, mais sérieuse pour les Cafres, qui semblaient y attacher une importance que nous ne comprenions pas.

Un homme quitte son rang, parcourt l'enceinte d'une extrémité à l'autre, imitant la gazelle poursuivie par le chasseur, franchissant les buissons, au delà desquels elle semble plonger. Après avoir déployé la plus grande vitesse et rendu d'une étonnante façon ces bonds de l'animal, il reprend sa place.

Vient le tour d'un autre qui s'élançait, hésitant à droite et à gauche; partout des serpents sous ses pas, pas un point où il puisse laisser poser le pied; l'horreur est peinte sur son visage; ses muscles se contractent à un point excessif; il fait des efforts inouïs. La carrière parcourue, il rentre, indiqué par l'index de tous les assistants, ce qui équivalait à nos applaudissements. Un troisième se méta-

morphose en panthère; la difficulté du rôle lui vaut aussi des éloges.

Mais pourquoi ces cris, cette indication générale? En voici un que l'on applaudit d'avance. C'est un lion, un vrai lion par les gestes : voyez-le bondir, tenir ferme, rugir, et de la queue de ses *motgeas*<sup>1</sup> se battre les flancs, s'élançer encore, s'asseoir et jouer des griffes. Les acclamations redoublent, tant il déploie de force et de flexibilité. Aussi tous le montrent de l'index en parlant vivement, et Panda jusqu'alors impassible se lève et le poursuit du doigt.

Cette marque de considération n'est cependant point accordée à la difficulté vaincue de l'exécution, mais cet homme est un guerrier connu de tous pour avoir exterminé de sa main nombre d'ennemis; il vient de prouver qu'il conserve toujours un corps souple et fort, et recueille sa part du respect qu'on lui doit; car Panda, daignant se lever pour l'indiquer, semblait dire : « Toi, tu es un des plus braves entre tous; je compte sur toi. »

D'autres parurent encore non moins intéressants que les premiers, et durant cette représentation, à quelques pas du roi, se trouvait un orateur improvisateur parlant avec une extraordinaire volubilité. C'étaient des compliments sans fin dans lesquels il comparait Panda au soleil qui vivifie tout, à la mer incommensurable de grandeur, à tout ce qu'il y a de grand, de puissant et de beau.

<sup>1</sup> Vêtements de lanières de fourrure, destinées à retenir par devant le capuchon, et offrant par derrière cinq ou sept queues flottantes.

Ce pauvre diable avait une rude corvée; il fallait qu'il fût né Cafre pour ne pas perdre haleine. Panda n'y faisait pas attention; il m'était aisé de voir que cela l'ennuyait; mais l'observation de l'étiquette existe aussi chez eux. Consolons-nous donc, nous ne sommes pas les seuls à la suivre.

Derrière nous se trouvait un groupe de femmes qui chantaient en s'accompagnant des pieds et des mains et battant la mesure; on voyait presque à toutes une denture admirable, et à beaucoup une physionomie qui pouvait plaire; mais on pouvait reprocher à toutes sans exception un trop grand embonpoint. Ceci n'étonnera pas lorsque l'on saura qu'elles appartenaient à la famille de Panda, jouissant par conséquent du titre d'*inkoskazy* (princesse) et de la faveur qui y est attachée, de vivre sans rien faire.

Notre tour vint aussi de coopérer à la fête militaire. Un signal fut donné, et nos coups partirent à la fois. C'était, suivant moi, une grande imprudence commise que cette marque de confiance donnée à plusieurs milliers de Cafres qui nous cernaient à vingt-cinq pas. S'ils avaient eu la moindre intention de nous nuire, ils étaient les maîtres de nous assommer sans perdre de monde; nous ne pouvions rien pour notre défense. Moi, cependant, je gardai l'un de mes deux coups, et la tête de Panda eût sauté à la simple démonstration hostile de son peuple.

Ce n'était pas assez d'une salve; on se donna le mot pour une seconde, et cette fois elle faillit nous devenir fu-

ne par suite d'un accident que personne ne pouvait prévoir.

M. Morewood, mon voisin de droite, se trouvait à deux pas derrière Panda, lorsque sa poudrière vint à s'enflammer. Les éclats lui fracassèrent la main et volèrent au loin ; le feu prit à ses vêtements ; la force du coup jointe à l'étonnement le renversa. Grâce à des soins prodigués à l'instant, cet accident n'eut pas pour lui de suites fâcheuses. Mais pour nous tous, quelles n'eussent pas été les conséquences de ce malencontreux hasard, si quelque débris lancé avec force fût allé blesser Panda ! Ces gens-là, avec le peu de connaissance qu'ils avaient de nos armes, pouvaient tout supposer ; ils n'eussent pas manqué d'attribuer à notre volonté ce qu'il ne dépendait pas d'elle de prévenir. Personne assurément ne fût sorti vivant de l'enceinte ; chacun comprit plus tard l'imminence du danger qui avait pesé sur nous : alors seulement les cheveux se hérissèrent sur plus d'une tête.

La danse terminée, tout rentra dans l'ordre habituel. Une forte pluie tomba, qui ne contribua pas peu à calmer les esprits. Le soir, je visitai nombre de huttes, où hommes et femmes entassés pêle-mêle grillaient et mangeaient force viande. Mais ce fut en vain que je les questionnai touchant la sanglante affaire du matin : je ne trouvai pas un indiscret qui consentît à me répondre franchement.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'office divin fut célébré par les fermiers à leur manière ; ils se fussent bien

gardés de partir sans avoir rempli ce devoir, duquel, suivant eux, dépendait certainement le succès de notre mission. J'en profitai pour visiter encore le mouzi et ses habitants. J'y flânaï à peu près comme au Palais-Royal, lorsqu'une des femmes d'un capitaine m'appela pour être gratifiée d'un peu de tabac en poudre, dont tous raffolent sans exception.

Pour satisfaire à ses désirs, j'entrai, me proposant d'examiner jusque dans ses moindres détails l'ameublement complet de la hutte; mais je ne vis rien qu'elle-même. Cette femme avait dans les traits quelque chose de si fin, dans la physionomie tant d'intérêt, dans les manières un air de si bon ton, que j'en fus charmé; puis, tout autour d'elle répandait ce parfum cafré qui n'appartient qu'aux gens de distinction, que je me pris longtemps à trouver si suave. D'honneur, cette femme pouvait en faire oublier bien d'autres.

Je pris son collier, fait de quelques graines rondes enfilées, en échange duquel je lui fis accepter un bouton doré dont elle orna sa gorge. Ce petit bijou pour elle lui faisait quelque plaisir; mais c'était surtout ma cravate de soie qu'elle enviait. Je ne voulais la troquer que contre sa ceinture, faite d'écorce tressée. Elle refusa la proposition. Je revins un instant après lui offrir un charmant mouchoir varié de toutes couleurs qu'elle reçut avec joie; mais jamais elle ne consentit à se défaire de sa ceinture. C'est un ornement qui n'est pas gracieux et qui sert à

distinguer les femmes mariées. Il est porté d'ordinaire sur l'abdomen, au-dessus du rebord plié de l'om-gobo <sup>1</sup>.

Deux autres femmes vinrent alors, aussi solliciteuses de tabac ; puis le mari, qui, comme tous les autres, portait en signe de désir la paume de la main au nez, aspirant fortement. De tout ce monde je me fis sans peine des amis, pour l'instant au moins, et nous causâmes fort à notre aise. Il m'importait de savoir jusqu'où un mari chez les Amazoulous pouvait se montrer ombrageux, et, après quelques explications, j'arrivai à lui dire :

« Tu as trois femmes que voici ; la première et la seconde sont à toi, tu peux les garder ; mais, quant à la troisième, je te déclare qu'elle est ma favorite. C'est la mienne, entends-tu ? — *Yebo, yebo, ba-ba*, oui, oui, maître, » me dit-il en riant. Ses femmes riaient aussi, riaient même beaucoup, et j'ai cru remarquer que celle que je distinguais ainsi par mon choix en paraissait flattée.

Toutefois, il n'en faut rien conjecturer. Une heure ensuite nous partions pour Natal. Mais ces *oui, oui, maître*, étaient un acquiescement feint, couvrant la négation la plus absolue. C'était du bon ton, c'était une plaisanterie acceptée comme doit l'être une plaisanterie. Sa femme l'avait parfaitement compris, son rôle était tout aussi bien joué.

Quelle frappante similitude avec l'Europe ! Si je fusse

<sup>1</sup> Vêtement des femmes qui tient lieu de robe le jour et de couverture la nuit.

resté plus longtemps; si les coups de fouet résonnants du départ ne m'eussent contraint à sortir plus tôt de ce guet-apens improvisé, je m'en fusse allé la boîte à tabac littéralement vidée, nettoyée, sans une prise! Quel bonheur que l'heure du départ ait coïncidé avec celle où je me laissais aller à la séduction!

Jadis à Taïti c'était pour du fer, chez les Hottentots pour de la graisse ou de l'eau-de-vie, chez les Cafres pour des verroteries et du tabac, chez nous pour des cachemires et de l'or. Chaque peuple a son faible: cependant je dois dire pour l'honneur des dames cafres qu'il est bien rare qu'elles se laissent séduire par l'appât des verroteries même, qui sont ce qu'elles désirent le plus; autrement, c'est qu'elles ne font partie d'aucune communauté. Libérées qu'elles sont par la mort de leur mari, elles rentrent dans une catégorie neutre, qui n'est ni celle de la femme mariée, ni celle de la jeune fille; elles n'ont point de fleur à conserver, point non plus de devoirs à respecter; elles sont libres, par conséquent faciles, afin de rencontrer, non un homme de distinction qui possède déjà de 40 à 50 femmes, elles n'oseraient prétendre à un tel honneur, à de tels avantages, mais un *Om-Phogazane*, simple Cafre, homme du commun, qui, trop pauvre pour acquérir une première femme, s'empressera de saisir l'occasion par les cheveux.

Au départ j'appris que Panda était mécontent de nous, parce que le vieux capitaine aux yeux de verre, M. F. Roos, n'avait pas voulu accepter la totalité des présents qui nous

étaient offerts. C'était par système et par délicatesse que M. Roos s'y était refusé; mais on a toujours tort de procéder ainsi avec des gens ennemis des innovations, qui considèrent surtout un refus comme un affront.

Le lendemain nous couchions à Om-Guinée; le jour suivant nous étions de bonne heure à Conguela. L'anxiété la plus vive y régnait sur notre compte; on avait cru ne jamais nous revoir.

Nous étions alors au mois de novembre 1839. Durant la semaine qui suivit notre retour, nous reçûmes à Conguela plusieurs messages de Panda. L'un des officiers chargés d'adresser à M. Roos la parole en son nom, lui dit :

« Je suis bien fâché que le vieux capitaine aux yeux de verre ne veuille plus être mon père. »

A peu près à la même époque, un envoyé de Dingaan, émettant l'opinion de son maître en plein conseil de *Pieter's-Mauritz-Burg*, alors *Boschjesmans-Rand*, dit, en parlant de Panda : « Ce n'est pas un homme, il a tourné son visage : c'est une femme; il n'a rien pu pour Dingaan, son maître, il ne pourra rien pour vous. N'y comptez donc pas, car son visage il peut le retourner encore. » Ces métaphores expressives sont communes chez les Cafres; j'en ai connu de très belles, comme aussi de fort triviales, suivant nos idées, non selon les leurs. Lorsqu'elles deviendront plus abondantes, je compte en dire un mot.

## CHAPITRE IX.

Boschismans ou Boschjesmans-Rand. Camp de palissades devenu la capitale Pieter-Mauri-Burg. — Les bois des environs. — Départ du détachement des troupes anglaises d'occupation. — Une guerre est résolue contre Dingaan, roi des Amazoulous.

Je passai une partie des mois de novembre et décembre à *Pieters-Mauritz-Burg*, qui n'était alors qu'un mauvais camp de palissades, un simple amas de cabanes informes, faites de bois et de roseaux, plâtrées de bouze de vache. Les punaises pullulaient en tout temps dans ces misérables abris ; les rats, d'une force remarquable, mangeaient chaque nuit nos chandelles, emportaient nos mouchoirs et nos bas ; souvent même des souliers manquaient au lever, traînés qu'ils avaient été aux extrémités de l'appartement, voire même chez les voisins.

Au dehors, c'était un autre fléau : une masse de chiens vingt fois plus nombreuse que la population entravait tous les passages. Jamais ces animaux ne se reposaient ; c'étaient des aboiements et des combats incessants. Encore s'ils ne s'étaient attaqués qu'entre eux, le mal n'eût pas été si grand ; mais plus d'une fois, et principalement le soir, ils tombaient sur les passants, qu'il terrassaient, mettant leurs vêtements et leur chair en lambeaux.

La chaleur, qu'une brise ronde ne balance point par sa

fraicheur comme à la Baie, se fit sentir durant ces deux mois avec une intensité telle que ni moi ni ceux qui m'entouraient ne pouvions sortir après neuf heures du matin. Mes chasses ne furent pas fructueuses; les environs ne m'offraient que la plaine et le marais, qui me procurèrent des bécassines, des crabiers, des ibis chauves et diverses espèces de veuves, parmi lesquelles celle à épaulettes était sans contredit la plus belle.

Pieters-Mauritz-Burg, à cette époque, ne portait encore que le nom de *Boschjesmans-Rand*, à cause des montagnes voisines ainsi désignées. Ce fut seulement lors de la décision du conseil d'y tracer le plan d'une ville que le leager<sup>1</sup> de *Boschjesmans-Rand* prit un nom composé de celui de deux principaux émigrants: Pieter Relief et Gert Mauritz ou Maritz.

Les seuls animaux que j'y vis étaient des rhée-booken<sup>2</sup>, sur les versants des montagnes, et des rats de rivière, *Aulacaudus*, sur les bords de la petite rivière qui borde aujourd'hui la ville et que l'on nommait alors *Klein Boschjesmans-Rivier*<sup>3</sup>; il y avait aussi quelques lièvres aux mêmes points où se montraient les rhée-booken; mais rien ne flattait l'espoir du chasseur.

On voit de loin les crevasses des montagnes rembrunies par une teinte d'un vert plus foncé qui tranche fortement

<sup>1</sup> *Leager* veut dire camp.

<sup>2</sup> Antilopes. Le rhée-book est le *Redunca capreolus*.

<sup>3</sup> Le mot *caffer* est sous-entendu, pour venir après *Boschjesmans*.

sur le pré vert des montagnes, lors de la belle condition des pâturages, et plus encore au moment de leur maturité complète. Partout aussi dans les vallées l'œil plonge sur certains versants favorables ; cette teinte se fait remarquer à mesure que l'on approche ; les objets se développent et grandissent pour prendre bientôt des proportions colossales ; ce sont des bois formés d'arbres immenses de hauteur et de force : *out-bosch*, forêts à bois de construction. Ces arbres sont principalement des *geele-out*<sup>1</sup>, *stinck-out*<sup>2</sup>, *hyster-out*<sup>3</sup>. La plupart de ces *geele-out* atteignent 100 et 120 pieds de hauteur, et du sol jusqu'à l'échappement des premières branches présentent une belle colonne droite dépourvue du moindre nœud. Aussi est-il facile d'en tirer des planches de 60 pieds de long sur 3 pieds de large, exemptes de tout défaut. Malheureusement, ce bois ne peut convenir qu'aux constructions abritées et permanentes ; j'ai ouï dire par des hommes du métier qu'il ne vaut absolument rien pour les constructions navales.

Le *stinck-out* est autrement dur et résistant, mais il ne fournit pas comme l'autre de belles et longues pièces. Toute sa vie est comme une longue souffrance ; il se tord sous la mousse longue qui le charge d'une immense barbe, à tel point que je connais fort bien la plante parasite et que j'ignore la forme des propres feuilles de l'arbre. Son écorce

<sup>1</sup> Bois jaune.

<sup>2</sup> Bois puant.

<sup>3</sup> Bois de fer.

est toujours humide par la présence de la mousse, souvent même elle se revêt de terre. Ce pauvre végétal paraît ne pas vivre pour lui-même ; son aspect, des plus pittoresques, n'inspire rien de gai ; les oiseaux eux-mêmes ne le fréquentent pas. Quoi qu'il en soit, à Natal on le préfère pour confectionner les bois de fusil.

Le *hyster-out* est un excellent bois employé pour les axes de chariots.

Ces out-bosch, ne renfermant que peu d'espèces différentes d'arbres, sont peu riches en oiseaux ; des perroquets, des touracos, des pigeons verts, des griverous, des francolins, et quelques menus oiseaux, pie-grièches et bec-fins, sont les seuls que j'y rencontrais ; encore la hauteur des arbres est-elle un véritable obstacle à leur possession. Car, quelles que puissent être à cet égard nos idées en Europe, j'ai répété vingt fois la même observation avec des résultats à peu près identiques : le plomb se divisait trop et conservait trop peu de force pour les abattre de dessus les bois jaunes à 100 et 110 pieds de terre. Il va sans dire que je parle d'un fusil double ; car, avec des fusils longs, mes gens n'éprouvaient pas le même désappointement que moi.

Jadis ces bois servaient de station aux grands animaux ; on y trouvait des éléphants ; quelques portions aujourd'hui recèlent encore des buffles. Mais comme, à l'époque où régnait Djacka, les débris des Cafres de Natal les envahirent pour établir au centre leurs mouzis, afin de mieux

échapper aux regards, les animaux ont disparu, parce que, pour éviter d'en être écrasés pendant la nuit, et aussi pour se les procurer, les Cafres, appelés *Boschjesmans-Caffers*<sup>1</sup>, y creusèrent sur différents passages de ces fosses profondes garnies de pieux pointus qu'ils savaient recouvrir avec art. J'en vis beaucoup d'entr'ouvertes, et que par cette cause il m'était facile d'éviter. Malheureusement, toutes ne sont pas encore connues, et plusieurs chasseurs hollandais ont déjà payé de leur vie le désir d'obtenir quelque buffle; le fils de M. Meyer, de Meyer Howek, durant mon séjour à Natal, fut retrouvé empalé dans l'une d'elles.

Je connaissais suffisamment Pieters-Mauritz-Burg et ses environs, lorsqu'arriva l'ordre de rappel des troupes anglaises occupant Port-Natal. Leur départ devait s'effectuer immédiatement à bord du *Vectis*, par lequel diverses lettres m'étaient parvenues, tant du Cap que d'Europe. A ce sujet circulaient plusieurs versions qui paraissaient étranges. Suivant l'un, l'Angleterre se trouvait dans la nécessité de rallier ses forces; suivant l'autre, sir Georges Napier, gouverneur de la colonie du Cap, avait été blâmé quant aux mesures prises par lui à Natal; il était, assurait-on, condamné à payer les frais énormes de cette occupation, jugée

<sup>1</sup> Ce sont ces Cafres dont les boers ont voulu donner le nom à différents points, montagnes ou rivières. L'abréviation étant de rigueur, et le nom de *Boschjesmans* seul restant, on pourrait croire qu'il désigne les vrais *Boschjesmans*; mais telle n'a jamais été l'intention des boers, car jamais un vrai *Boschjesman* n'a été vu dans le pays de Natal depuis les montagnes de Quathlambène jusqu'à la mer.

de toute inutilité. On cherchait par tous les moyens à voiler la véritable raison, qui était exactement celle-ci : sommé de partir dans un délai fixé, M. le capitaine Jarvis avait sollicité des renforts que le gouverneur du Cap se voyait dans l'impossibilité de lui envoyer, et pour ne pas exposer à une mort certaine cette poignée de soldats déterminés à se défendre vaillamment, on prit le parti de mettre un navire à leur disposition pour les ramener au Cap avec tout le matériel.

Les habits rouges <sup>1</sup> levèrent l'ancre, et à peine appareillés, un pavillon aux trois couleurs fut hissé en tête du même mât qui naguère portait le leur ; nombre de coups de canon furent tirés, non comme salut de départ qui dit : « Bon voyage, que votre traversée soit heureuse ! Puissions-nous vous revoir bientôt ! » mais bien avec cette pensée : « Vous qui nous débarrassez de votre présence qui nous pèse, puissiez-vous aller loin, bien loin, et ne nous revenir jamais !... » Les canons le disaient aux échos qui le répétaient ainsi ; mais les Anglais voulurent, pour leur satisfaction personnelle, admettre un sens diamétralement opposé. Il n'y avait qu'une prière ironique dans cette démonstration, et ceux à qui elle était adressée la prirent pour des regrets, oiseaux sombres et tendres que s'envoient mutuellement ceux qui s'en vont et ceux qui restent, et qui suivent si longtemps le sillage du navire ; oiseaux très-bien représentés par ces pétrels au plumage brun, âmes aé-

<sup>4</sup> Les troupes anglaises sont ainsi désignées par les boers.